

INTERVENTIONS

OLIVIER FLOURNOY (Genève)

COMMENTAIRES ET QUESTIONS POUR JEAN BERGERET ET ANDRÉ HAYNAL

Je voudrais tenter de cerner ce qui différencie les rapports de Jean Bergeret et de André Haynal, plutôt que d'y relever d'éventuels points communs. C'est la place de la dépression — ou de la dépressivité — qu'ils donnent dans le cadre d'une théorie plus générale qui me paraît être le point le plus significatif.

J'ai tendance à déceler chez Bergeret une tentative d'appréhender un concept charnière en équilibre instable et chez Haynal un concept d'équilibre dialectique stable.

Bergeret centre sa démonstration autour de l'analité, à mi-chemin entre l'oralité qu'il semble localiser du côté d'une relation duelle mère-enfant — et que pour ma part j'aime concevoir comme représentative de la relation entre le parent phallique unique et l'enfant — et ce qui succède à l'analité, pour Bergeret la génitalité — pour moi je dirai plutôt l'Œdipe —, génitalité ou Œdipe caractérisés par la distinction faite par l'enfant de deux parents de sexes différents l'un de l'autre et chez lesquels l'appareil génital est déterminant, alors que l'anus invisible n'est plus que le symbole de l'orifice imaginaire qui était auparavant l'apanage indispensable de l'enfant pour accéder à la problématique du désir liée précisément à un parent phallique unique.

Ainsi la dépressivité pourrait représenter ce moment charnière où l'individu est mis devant l'obligation de choisir entre un parent phallique et des parents œdipiens, et où il se trouve en suspens, en arrêt, comme fasciné par le choix de la solution magique et passée de l'analité, aux dépens de l'Œdipe conflictuel avec un monde peuplé de gens sexués et distincts les uns des autres.

Mais ce moment charnière devrait signifier également pour moi l'attrait du choix opposé, l'inverse de la dépression, la « haute pression » — pour employer une analogie météorologique —, moment où l'individu, devant cette même obligation, va faire un pas en avant dans l'évolution œdipienne.

Ce qui caractérise alors la dépressivité vécue dans l'expérience analytique, ce qui la rend unique, c'est qu'elle signe une pose, un arrêt, alors que l'inverse, la « haute pression », serait d'une nature différente ; ce serait le changement s'effectuant, le dégagement des mécanismes de défense et de la compulsion de répétition et la réinsertion dans une temporalité que la dépressivité aurait eu tendance à bloquer.

D'où je tire l'idée que la dépressivité n'est probablement pas un concept charnière, mais qu'elle n'est que l'une des faces du concept charnière de changement, face qui signifie la possibilité ou le risque d'un blocage de l'évolution du processus analytique, arrêt, fixation, alors que l'autre face de ce concept de changement, cette autre face serait celle du changement s'effectuant, qui a lieu, donc de quelque chose d'inédit de l'ordre de l'Œdipe ou de la génitalité, quelque chose d'inséré dans le temps qui passe.

* * *

Maintenant il me faut comparer ce point de vue à ce que je crois lire chez Haynal. Le point central de sa recherche est sans doute celui de la *Hilflosigkeit*. Non seulement la lecture de son rapport nous le rappelle sans cesse, mais également sa présentation typographique, puisque c'est le chapitre concernant la *Hilflosigkeit* qui, dans la table des matières, est imprimé en italiques, attirant par ce procédé graphique légitime notre attention sur l'importance du concept en question.

La *Hilflosigkeit* — ai-je dit — me paraît être un concept en équilibre statique et non pas un concept charnière. Haynal la présente sous son aspect dialectique, en lui opposant la quiétude, ce qui dans une approche philosophique, existentielle, me paraît très parlant. L'idée d'un nirvâna, d'une chute à zéro de toutes les tensions, peut en effet être comparable à une totale *Hilflosigkeit* et, avers de la médaille, à une totale quiétude. C'est un narcissisme au point zéro, absolument dépendant et absolument indépendant, un narcissisme présexuel ou non sexuel. Mais c'est bien là un narcissisme indiscible car on ne peut même pas le dire narcissisme sans objet puisque c'est déjà nommer l'objet que de le dire.

Ici, me semble-t-il, Haynal nomme ce que, et parle de ce que, Winnicott déclare indicible et impensable et qui ne serait susceptible d'être cerné qu'au travers seulement de certaines pré-impressions, vertige, chute, etc. (1).

La *Hilflosigkeit* ainsi présentée me paraît être hors de la dynamique inconsciente psychique ; elle représente le point zéro dans une perspective phénoménologique dont la visée serait l'infini, à savoir le point zéro d'un moi dont l'aboutissement évolutif serait un moi autonome, concept tout aussi phénoménologique.

(1) La crainte de l'effondrement, *Nouvelle Rev. de Psy.*, XI, 1975.

Pour dire les choses comme je les ai lues, c'est entre les confins existentiels de la *Hilflosigkeit*, de sa dialectique avec la quiétude, et du Moi autonome que se trouverait la réalité psychique accessible à l'expérience psychanalytique.

* * *

La métapsychologie et l'expérience psychanalytique se fondent l'une sur l'autre et s'imprègnent réciproquement. Il est un fait que sans paroles l'expérience psychanalytique n'existe pas. La psychanalyse ne me semble alors concevable que si, à un certain niveau, génétique ou structural selon les optiques, l'analysant a atteint l'Œdipe et est capable d'un langage symbolique même si son caractère symbolique lui échappe. Si pour parler « équation symbolique » son langage s'avère être autre chose, si selon Bion ses mots peuvent être projectiles, il n'en reste pas moins que pour l'analyste le discours du patient est davantage que chose ou projectile, qu'il garde son potentiel symbolique propre à l'accès à l'Œdipe.

Ceci dit, j'ai l'impression qu'en situation analytique ce qui caractérise le déprimé ou le dépressif dans une acception plus générale et aspécifique, c'est qu'il quitte le champ œdipien avec sa valeur symbolique, pour parler à un niveau duel. La renonciation à la dynamique symbolique ou triangulaire fait qu'il ne parle plus qu'à une seule personne, à l'analyste confondu à lui-même, à l'autre même, ou encore à l'analyste et à l'imgo de transfert qui ne font qu'un.

Ce retrait à un niveau d'immobilité narcissique est à la fois duel et centripète. Il ne s'agit pas du jeu en miroir de l'omnipotence-impuissance, mais plutôt, dans la situation dépressive vécue, d'un retrait sur soi destiné à attirer l'autre dans l'espace ou le vide créés par ce retrait.

C'est là que pour ma part je vois une dynamique, une topique et des problèmes économiques chez le dépressif, alors que je n'en décèle pas au niveau de la *Hilflosigkeit* qui, elle, me donne l'impression d'un concept statique, non mobilisable. La *Hilflosigkeit* me paraît être une donnée brute de la conscience, immédiate, en soi, d'évidence, qui ne laisse pas de place au jeu intersubjectif propre à l'expérience analytique.

Dans un article récent (1) j'ai parlé du problème que me causait un fantasme de bisexualité d'un de mes patients, fantasme qui paraissait fixé à tout jamais. Souvenir-écran cachant quelque chose, ou image-écran originaire. Son statisme aurait pu être assimilé à celui de la *Hilflosigkeit*, pourtant son insertion dans le champ psychanalytique faisait qu'il me dissimulait nécessairement quelque chose, fût-ce à la limite l'impensable dont parle Winnicott. Lorsque, après plusieurs années, mon patient et moi nous sommes rencontrés au niveau du souvenir en question, ce souvenir a acquis soudain la valeur de ce que Bergeret appelle la jouissance du potentiel bisexuel narcissique de l'individu.

(1) Entre Narcisse et Œdipe, *N. Rev. Psy.*, XIII, 1976.

Et si ce souvenir représentait allégoriquement justement une jouissance narcissique bisexuelle, il n'avait jamais pu être intégré dans l'économie narcissique car il n'avait jamais été partagé jusqu'alors.

C'est le jour où cette jouissance a été partagée — en l'occurrence par notre rire en commun —, le jour où l'analyste a réussi à jouer son rôle de trait d'union entre narcissisme et Œdipe, rôle d'être à la fois le même parent phallique et l'autre parent sexué, que l'image-écran dans une perspective narcissique duelle, ou le souvenir-écran dans une perspective œdipienne triangulaire, que l'écran de l'image ou l'écran du souvenir se sont effacés ; et ils se sont effacés pour laisser place à l'accompli de la jouissance bisexuelle narcissique.

De ce fait la pseudo-latence est devenue latence après coup.

Ceci pour dire à Bergeret que son idée d'arrêt chez le dépressif au niveau de la jouissance non accomplie du potentiel bisexuel me paraît très stimulante, ainsi que celle de la pseudo-latence qui en résulte, idées qui débouchent pour moi sur la nécessité d'arriver en analyse à ce moment de jouissance partagée, non pas pour passer du narcissisme à l'Œdipe, mais pour rendre possible le développement de l'Œdipe sur fond de narcissisme acquis. C'est également ce fond de narcissisme partagé qui permet à la menace de castration de se cantonner à son deuxième temps et protège le sujet contre l'impact dévastateur de cette menace si elle se fait l'écho de la blessure narcissique du fait d'une pseudo-latence, ce que Bergeret appelle, si je l'ai bien compris, le premier temps de la menace de castration. Ces remarques me paraissent importantes car une personne non avertie risque à la lecture du rapport de Bergeret d'imaginer l'analyse comme une sorte d'ouvre-boîtes universel, ce qui à mon avis est loin d'être le cas.

Et pour revenir à Haynal, j'aimerais lui demander ce qu'est le contre-transfert de l'analyste face à la *Hilflosigkeit* de son patient. Pour autant que j'ai bien saisi sa pensée, je crois que l'analyste dans une telle situation ne peut que soit se ressentir observateur d'un phénomène extérieur, et ce serait là un contre-transfert objectivant et défensif lié à la conception d'un moi autonome, soit alors se ressentir désespéré, ce qui serait un contre-transfert subjectif basé sur l'identification à la détresse de son patient. Ces deux modes de contre-transférer indiquent que l'expérience analytique n'est pas tenable puisqu'elle est de l'ordre du désespoir subjectif ou alors de l'indifférence objective. Un contre-transfert d'une autre sorte ne me paraît pas envisageable dans la mesure où l'on est en deçà du conflit névrotique et des angoisses psychotiques, mais surtout dans la mesure où l'on se trouve dans une situation de stabilité hors d'une évolution temporelle.

Et pour préciser davantage ma pensée, la *Hilflosigkeit* me semble en dernière analyse devoir caractériser l'analyste plus que l'analysant. Ce serait le contre-transfert de l'analyste en situation analytique avec, sur son divan, un mélancolique « blanc », selon l'acception de Donnet et de Green.

* * *

Je terminerai par une question que nos deux rapporteurs me posent concernant le saut qualitatif entre dépressions d'une part et mélancolie d'autre part, car ni Haynal ni Bergeret n'acceptent, je crois comprendre, l'opposition psychose-névrose dans ce contexte-là. Il s'agirait d'un problème d'une autre nature. Il n'en reste pas moins que la dépression essentielle qui fait le lien entre épisodes dépressifs d'une part et mélancolie d'autre part, ne suffit pas à me faire bien comprendre le statut de cette dernière.

J'aimerais pouvoir formuler ce saut qualitatif entre dépressions et mélancolie au niveau personnalologique et relationnel de la rencontre et au niveau topique de l'idéal.

Au niveau relationnel, il me semble que dans la dépression l'objet devient ombre et que le sujet se retrouve seul avec cette ombre comme potentiel, comme ombre d'objet perdu, mais avec l'espoir de pouvoir le récupérer. Par contre, dans la mélancolie il me semble que le sujet aspire après l'ombre de l'objet sans avoir perdu l'objet faute de l'avoir connu. L'ombre signifie seulement que le rendez-vous avec l'objet n'a pas eu lieu, ou que l'objet qui devrait théoriquement étayer l'ombre était un objet qui n'a pas appartenu à la vie psychique, un objet d'une autre ère, ce qui explique la *Hilflosigkeit*. D'où les éternelles lamentations du mélancolique — il vit des millions d'années —, et d'où tout objet auquel il s'agrippe avec la fureur du désespoir n'est jamais l'objet psychique auquel il aspire. Et d'où probablement la rage contre-transférentielle de l'objet qui ne saura le traiter autrement qu'à coups d'électrochocs.

Si le dépressif a une histoire qu'il perd, le mélancolique n'a pas d'histoire. Pour reprendre l'élégant jeu de mot des Nicolaïdis, il est de l'Iran mais il n'a jamais été Persan.

D'un point de vue topique, le dépressif me semble régresser à un niveau où l'idéal du moi se confond avec le moi-idéal, et où l'objet perdu est représenté de manière instable par leur intrication ; l'idéal du moi représente le sujet objectivé, c'est-à-dire le moi-idéal ; ou encore le moi-idéal, sujet objectivé, représente l'objet subjectif, c'est-à-dire l'idéal du moi.

Par contraste, le mélancolique me paraît être doté d'une structure qui a objectivé son moi, il y a jeu possible entre moi et moi-idéal, alors que, faute d'objectalisation psychique de l'objet, l'idéal du moi est resté du domaine d'une potentialité structurante imaginable seulement par l'observateur. A défaut d'idéal du moi, le mélancolique tourne désespérément en rond dans l'alternance vaine d'une structuration duelle entre son moi et son moi-idéal.

Ma question — accompagnée de mes félicitations aux rapporteurs — est alors celle-ci : le concept d'un saut qualitatif entre dépressions et mélancolie leur paraît-il raisonnable au niveau de la métapsychologie, ou pensent-ils qu'une optique de continuité structurale, génétique, etc., continuité que je crois percevoir dans la notion de dépressivité chez Bergeret, qu'une telle continuité est suffisante ?

A PROPOS DE LA CLÔTURE DU RISQUE DÉPRESSIF

Piqué au jeu des dix minutes, qui nous gardera le souvenir d'un Congrès particulièrement vivant, j'ai renoncé au début de mon papier pour exprimer en préférence d'abord les échos affectifs et interrogatifs que les diverses communications ont éveillés jusqu'ici dans ma difficulté d'être analyste plongé dans la dépression de ses analysants. Je dis bien plongé car si l'on ne s'y laisse glisser, au risque que s'écorchent nos vieilles cicatrices, il n'est point, à mon sens, d'espoir pour eux d'en émerger, ni plus bien évidemment pour nous de difficulté majeure dans notre pratique : simplement nous donnons des interprétations correctes, au moment qui nous semble opportun... et pas grand-chose ne se passe.

Tandis que si nous acceptons d'éprouver l'innommable, et le temps qu'il faut pour cela de supporter l'attitude préconisée par Bion dans ces cas particuliers, attitude de non-souvenir, de non-compréhension et de non-désir, que ressentons-nous ? Lorsque nous nous laissons happer par cette tension pesante, douloureuse, paralysante qui est la leur à ces moments, où tel le filet d'un oiseleur de malheur, cette chose gluante et noire s'abat sur sa proie, que ressentons-nous ?

Ce sont là métaphores (1), mais le glissement des représentations de mots aux représentations de choses convient, il me semble en l'occurrence, parce que la dépression, productrice de ces réveils douloureux dans un monde où plus rien ne fait envie, s'enracine dans la psychose et que derrière la tension pesante, parfois, la dissolution régressive vertigineuse aspire.

Ainsi la dépression m'apparaît comme la maison des courants d'air. Les fondations sont souvent précaires si ce n'est virtuelles, faites de pertes objectives et de relations précocissimes carencielles, lieu des clivages les plus primitifs dont le point d'appel est toujours l'état traumatique d'abandon. Les murs de brique et de broc, les ouvertures se réglant mal, correspondent au défaut de structuration anale, et il n'y a pas de toiture bien posée, ce qui pointe le non-dépassement de la triple épreuve œdipienne que je veux présenter comme le seul élément de clôture du risque dépressif, à supposer que le gros œuvre ait été restauré.

Bref, un abri de fortune, susceptible de n'être ni protection contre les intempéries, ni lieu d'intimité et de rencontres amicales. Certes, ce n'est pas la forteresse vide de l'autisme, mais pas non plus la bonne maison solide et ouverte sur le monde de qui est parvenu à se confronter à ses conflits œdipiens

(1) Dans la transparence desquelles Bergeret retrouvera aisément la référence aux replis sphinctériens, tout autant qu'Haynal, je l'espère, le sens du désespoir.

en surmontant ses premières et bien compréhensibles dérobades. C'est la maison des courants d'air, disais-je, sans adversités ni orages domestiques, on peut y camper et même joyeusement, mais viennent les frimas de la dure réalité et le désenchantement est prompt. Vous avez reconnu l'instabilité cyclique, corpus central et pivot de la dépression, la fragilité des pare-excitations, et dans la maison notre image de Soi.

Les raisons de dépressions convergent en effet, vers une image horrible ou lamentable de soi, difforme aussi car le corps est toujours concerné à quelque égard, qu'il s'agisse de peur physique ou de honte corporelle, bref le pire du pire de soi. Ce qui renvoie à des parties de la personnalité qui ont été clivées, ainsi qu'à des mouvements pulsionnels qui se sont trouvés refoulés, dans la seule fin instinctive de conservation, et de garder l'amour de l'objet ; l'on comprend dès lors que l'ouverture de l'espace du secret à l'analyste, quand elle peut s'effectuer, débouche sur une phase de terreur et de mort avant que de renouveau.

C'est pourquoi, dire que la dépression se réfère au passé et l'angoisse au futur n'est qu'apparemment juste. L'angoisse que nous avons à connaître, c'est-à-dire bien après que les clivages se soient effectués, est essentiellement la projection dans l'avenir et le déplacement de traumatismes anciens, ce qui réfère donc également au passé, puisque l'angoisse primaire est de perte d'amour. Au début, l'objet prime la pulsion ; au début, tout absolument tout dépend de l'amour de l'objet ; au début, il n'y a pas d'autre détresse que sa disparition imaginaire ou réelle et l'écho s'en retrouve dans toutes les formes ultérieures plus élaborées d'angoisse jusqu'à ce que se soit actualisé un bon objet interne prévalent et dépourvu d'ambivalence.

* * *

Durant ces deux jours nous avons bien compris que pour Haynal aussi la dépression a pour matrice cet état traumatique d'abandon — la *Hilflosigkeit* c'est cela — et que pour Bergeret le vide dépressif est spécifiquement un refus de l'incorporation anale érotisée. Ils ont raison tous deux ; ce sont là les deux charnières de toute organisation psychopathologique — *a fortiori* du carrefour dépressif — et ils les ont rendues parlantes si j'ose dire : à un bout le cri de détresse, à l'autre la réceptivité anale hurlante.

Bien, ceci étant théoriquement acquis et cliniquement vérifiable par chacun de nous quotidiennement, c'est là que je souhaite glisser mon intervention. Elle concerne la frayeur et la culpabilité de la violence à l'égard du rival parental — qui est bien autre chose et bien pire que le chapardage du fruit de la connaissance — ainsi que son dépassement dans ce que je nomme la triple épreuve œdipienne face à la réalité tragique. Freud disait qu'il fallait bien se hausser au-dessus de ces considérations de culpabilité puisque la névrose, elle, ne respecte rien. Cela me paraît le lieu de s'en souvenir.

Avancer, comme je vais le faire, que la clôture relative du risque dépressif, c'est la toiture de notre image de Soi, et qu'elle n'est mise en place que par la réussite de cette épreuve, revient à dire que la douleur dépressive est toujours coiffée et entretenue par l'échec d'assumer l'antagonisme, ce qui réfère, pour ne pas mâcher les mots, à la lâcheté névrotique envisagée comme cause de dépression.

En effet, si la reconnaissance objectale est fondatrice de notre être — *Being first*, disait Winnicott, *then doing and being done, but being first* —, si l'introjection pulsionnelle anale constitue le temps préalable indispensable à l'approche consistante et vraie de l'Œdipe, seule l'épreuve œdipienne réussie peut fournir le degré minimal d'estime de soi nécessaire pour vivre dans la réalité malgré son caractère parfois difficile, car elle implique tout ce qui est requis pour vivre et mourir bien : les capacités de deuil, d'antagonisme et d'intimité.

Est-ce cela habiter dans l'ombre du désespoir comme dit Haynal ? Ou bien est-il possible de reconnaître au Tragique, au-delà de son aspect irrémédiable — nous mourrons tous un jour — et de son aspect irresponsable — ce n'est point d'être vertueux qui nous en préservera —, son caractère indispensable — que serait la vie sans la mort, la réussite sans l'échec, et le plaisir sans l'inconfort ? C'est à chacun d'en décider car nous débouchons là sur l'après-analyse s'il en est, sur l'autre côté d'une frontière dont au mieux nous ne sommes que les passeurs.

La dépression a donc certes pour fondement la détresse primitive et pour condition nécessaire un avatar de l'introjection anale. De nous avoir éclairé ce dernier point avec une systématique insistance, sous ses multiples facettes, nous sommes redevables à Bergeret grandement. Quant à en faire l'unique porte étroite du salut... je ne sais. La veillée d'armes se faisait aux temps jadis, parfois à genoux, avec tout le symbolisme impliqué, mais ne dispensait pas pour autant de la bataille du lendemain qui seule était généralement décisive.

L'inachèvement de l'introjection anale, si elle est une des conditions nécessaires de toute dépressivité, n'en est pas la condition suffisante et à mon sens son analyse n'en liquide pas le risque. Il ne suffit pas de s'être penché sur ses arrières, et pas seulement sur ceux des autres, pour être à l'abri du désinvestissement ; ce désinvestissement dont Green a fait l'alternative psychique du délire quand il résumait le dilemme du cas limite — en dehors de l'exclusion somatique et du passage à l'acte — dans la formule « délirer ou mourir ». Ce serait omettre l'épreuve œdipienne positive, l'importance du versant positif de l'Œdipe dans la genèse de tout mouvement dépressif. Ce serait oublier que toute pathologie est régressive, et a son lieu de réflexion au point de régression œdipien. Nous devons garder en mémoire la double polarité fixation et régression, et qu'en fin de compte régression prime fixation.

En l'admettant, qu'est-ce qui permettrait une théorisation plus complète de la dépression ? Quel est l'élément susceptible de rendre compte au terme de l'adolescence des inflations de l'Idéal du Moi et des écarts entre prétentions

et réalité de notre être, sources de toute infériorité ? Quel est le ratage qui nous prive de notre plénitude d'homme ou de femme, quelle est l'épreuve escamotée ? Comme si nous ne le savions pas ! Bien sûr Bergeret l'a mentionné fermement quand il a fait de l'introjection anale le préalable à l'affrontement œdipien. Mais son insistance à circonscrire son propos pour mieux en faire apparaître le relief et l'importance, ne doit pas nous faire perdre de vue que le déprimé pour ne plus l'être doit s'affronter à l'Œdipe et le dépasser.

J'ai tenté autrefois et à plusieurs reprises, lors notamment de communications à des Congrès de Langues romanes, de rassembler les éléments spécifiques de cette épreuve œdipienne, laquelle n'est pas sans analogies avec ce qui a existé dans beaucoup de cultures sous forme de rites de passage. Je le répète, ces éléments spécifiques sont au nombre de trois, et ne peuvent opérer leur coalescence définitive justement que dans l'universel contexte œdipien ; ce sont le deuil, l'antagonisme et l'intimité :

- deuil de l'objet primaire ;
- antagonisme avec un rival plus fort que soi et ayant l'avantage du pouvoir, ce qui explicite la peur de se battre en un combat inégal ;
- intimité retrouvée dans une relation triangulaire et non plus duelle.

Le dépassement de l'Œdipe — et si on ne l'admet pas il faut rayer ce mot de notre vocabulaire — se fait à ce prix, et ce prix seul peut mettre à l'abri de la dépression, dans un climat de modestie certes, mais de légitime fierté aussi puisqu'elle implique l'assurance réaliste d'une certaine culpabilité.

Un sujet qui a l'expérience intimement vécue d'avoir fait ses preuves — avec ou sans témoin — peut échouer, il ne se déprimera plus vraiment ; c'est-à-dire qu'il maintiendra à travers n'importe quel résultat négatif, l'attitude mentale positive qui correspond au sentiment de sa valeur propre bien que limitée. Il pensera : « C'est dommage, c'est désagréable, ou même c'est vraiment douloureux », mais ne sombrera plus dans la glue de l'affect dépressif. Ce n'est jamais sur le plan extérieur, que l'aptitude à se relever quand on tombe, et au niveau intrapsychique, la capacité de conserver ses bons objets internes après les avoir restaurés. Cette maîtrise manque au déprimé, dont les tentatives de contrôle manipulatoire des objets extérieurs ne sont qu'un ersatz de maîtrise mentale, comme l'a si bien rappelé Anna Potamianou.

Or, cet investissement d'emprise mentale de soi sur ce qu'on a fait sien, ne peut entrer en existence de façon stable avant le dépassement du point de régression œdipien, ce qui n'est pas à confondre avec la quête phallique ou la défense maniaque, lesquelles n'en contiennent que le faux-semblant. D'avoir eu une mère suffisamment bonne, d'avoir été bien paterné au sens de Bergeret, tendrement et... profondément, n'y suffisent pas. Il faut encore s'être donné en son temps la conviction de pouvoir passer outre l'intimidation.

Si le déprimé n'a pas accès au plaisir, et est condamné à la performance à perpétuité comme dit Pasche, c'est tout bêtement parce qu'il a achoppé

là-dessus, achoppé, en raison d'un excès de souffrance, devant l'épreuve de la rivalité antagoniste, d'où une partie de sa compulsion de répétition. Celle-ci n'est pas seulement instinct de mort, mais espoir de vie, et c'est bien pour finir par rejouer cette partie, jadis désertée ou perdue, qu'il vient s'allonger sur notre divan, bien qu'il l'ignore encore et que ce soit peut-être mieux ainsi.

* * *

Je désire remercier Haynal d'avoir élevé notre méditation sur la dépression à un niveau qui permet d'en percevoir toute la résonance existentielle ; et Bergeret d'avoir su focaliser notre système Perception/Conscience sur toutes les facettes de l'introjection anale en un effort qui restera longtemps didactique pour les jeunes analystes et qui leur évitera d'oublier l'importance cruciale et spécifique de cette phase évolutive.

Pour ma part, tout en suggérant, çà et là quelques perspectives personnelles, je n'ai essentiellement fait qu'insister sur un point — que nous connaissons bien évidemment déjà tous — à savoir que la réceptivité anale est *aussi* défense contre la rivalité génitale (voyez comme, dans les zoos, certains singes ont pour ainsi dire institutionnalisé ce comportement), et que l'escamotage du clash œdipien est incompatible avec l'estime de soi, quelle que soit par ailleurs l'importance de l'apport narcissique objectal, et le degré d'érotisation ano-rectale assumée.

J'ajouterai que j'ai retrouvé dans toute analyse, y compris celles des déprimés, l'insuffisance de cette capacité à tenir tête sans détester, et qu'il serait irréaliste de n'y point reconnaître une des composantes de la dépression ; plus précisément encore de n'y point voir la cause déclenchante de toute régression, fût-elle dépressive, puisque c'est à mesure que cette capacité se libère et se développe, de combattre paisiblement, que deviennent possibles les dimensions du plaisir dans la réalité retrouvée, et par conséquent une certaine sérénité.

Qu'il y faille la longue élaboration préalable de l'insécurité ontologique et de la dialectique sadomasochiste, nous devons aux rapporteurs de l'avoir exhaustivement et magnifiquement mis en lumière. N'empêche, je ne résiste pas au salutaire plaisir de clore mon propos par cette interrogation que je leur livre en toute amitié. Le sempiternel : « C'est plus fort que moi » que l'on entend à propos de n'importe quel produit conflictuel, qu'il s'agisse de symptôme, d'inhibition, d'angoisse, ou de désinvestissement, ne renvoie-t-il pas *en dernière analyse* à l'évitement de l'épreuve de force, pour le moins tout autant qu'à la nostalgie de soumission heureuse ?